

Renaissance du cinéma bulgare

Pierre Pageau

Numéro 310, octobre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86637ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

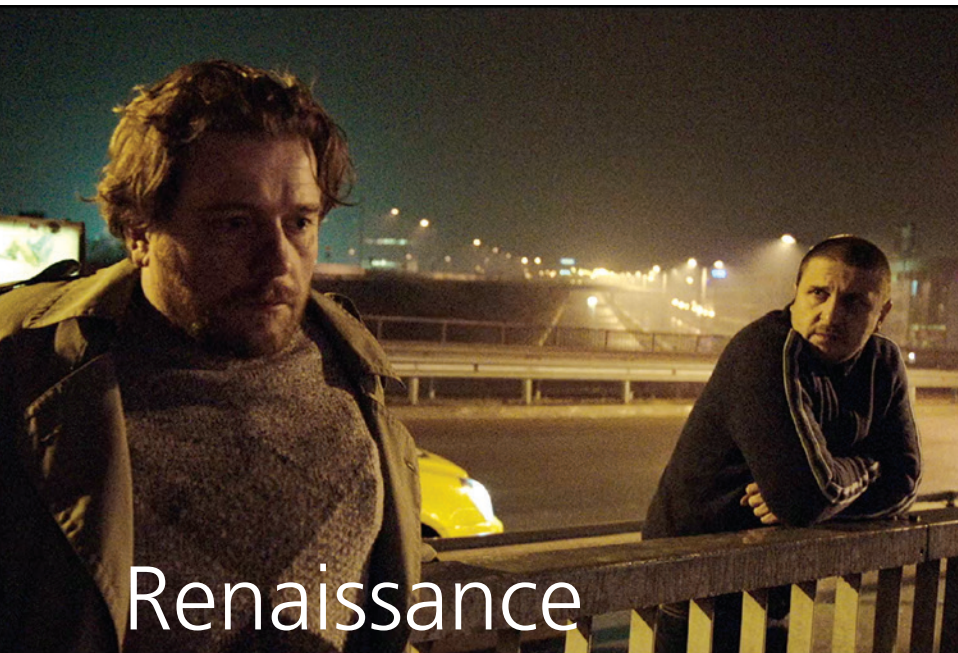
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pageau, P. (2017). Renaissance du cinéma bulgare. *Séquences : la revue de cinéma*, (310), 50–50.



Renaissance

du cinéma bulgare



C'est souvent en sortant des sentiers de la Compétition officielle que l'on peut faire de belles découvertes. Ainsi, cette année, nous pouvions voir deux films bulgares étonnants, fruits d'une sorte de renaissance de cette cinématographie, qui n'a jamais eu une grande production au cinéma. La période communiste (1945-1970) lui fut néfaste. Entre 1970 et 1980, comme dans d'autres pays communistes, il y a un certain dégel, de telle sorte que l'on put voir en 1972 l'excellent film **La corne de chèvre** de Methodi Andonov. L'après-communisme (depuis 1990) semblait permettre de nouvelles productions, mais c'est seulement cette année à Cannes que deux films exceptionnels semblent bien indiquer une sorte de renouvellement : **Western**, qui présente un groupe de travailleurs spécialisés allemands qui doivent s'adapter dans un village bulgare et **Posoki**, qui se déroule à Sofia, la nuit, alors que différents conducteurs de taxi nous livrent des témoignages sur les habitudes des habitants de la ville. Il faut savoir que la Bulgarie, le pays le plus pauvre de l'Union européenne, ne produit que deux ou trois longs métrages par année.

PIERRE PAGEAU

P*osoki* (*Directions*) de Stephan Komanderev (réalisateur mais aussi scénariste et producteur) est une coproduction bulgaro-macédo-allemande dans laquelle le réalisateur a fait de multiples entrevues avec de vrais conducteurs de taxi pour construire son récit. Inspiré d'une nouvelle de Tchekhov et de son principe d'écriture, ce film à sketches passe d'un conducteur (conductrice) à un autre de sorte que nous vivons ce que celui-ci a pu vivre durant une nuit. Chaque épisode est tourné en un seul plan-séquence, ce qui confère à cette fiction une dimension documentaire et une vérité émotionnelle; les deux servent bien le propos. Un premier conducteur nous dit que la Bulgarie est un pays plein d'optimistes, parce que tous les pessimistes et les réalistes l'ont quitté. Ce premier récit donne le ton : c'est l'histoire tragique d'un chauffeur de taxi qui doit beaucoup d'argent et qui doit accepter un système de pot-de-vin pour survivre. Le jour où il découvre que ce système ne fonctionne plus, il tue son banquier et se suicide. Cette histoire se retrouve ensuite à la radio et dans les autres sketches. Le chauffeur de taxi devient l'expression d'une tentative de survie dans un monde sans direction. Et le titre indique que le réalisateur rêve de nouvelles « directions » pour son pays.

Ainsi, dans le dernier plan, la fille du chauffeur de taxi qui s'est suicidé se rend à pied, dans la neige, à son collègue. Elle cherche, comme le réalisateur, comme son pays, une nouvelle direction.

Le décor de **Posoki** est la grande ville de Sofia. Par contraste, l'œuvre de Valeska Grisebach **Western** nous propose une image de la Bulgarie rurale où les habitudes de vie, très traditionnelles, résistent au temps. Ainsi, lorsque des travailleurs allemands, nouveaux arrivants, s'installent, on assiste à des tensions avec la communauté bulgare. Il y a une sorte de duel, mais le film ne stigmatise pas les deux groupes. Le personnage principal, un travailleur allemand, va faire preuve de plus d'ouverture, mais cela se fait au prix de nombreuses tentatives ratées. Et l'univers des Bulgares, qui apparaît d'abord comme rétrograde, va prouver aussi sa valeur. De telle sorte que la scène finale, la plus belle, la plus riche, nous fait voir concrètement, par une danse, des retrouvailles entre les deux communautés. L'Allemand va enfin se fondre dans le groupe. La danse est très visuelle, très physique, et lorsque notre Allemand finit de peine et de misères par suivre le rythme de la musique locale, on ressent alors son évolution. Et, on a là un « western » qui finit bien.

PHOTO : **Posoki** (à gauche), **Western** (à droite)